

le *Wesp*, et le *Profond*, sur lequel il avait fait embarquer l'équipage du *Pélican*, et arriva à Belle-Isle le 8 Novembre.

Il ne se passa rien de bien important dans le centre de la colonie, depuis l'automne de 1696 jusqu'au printemps de l'année suivante : à l'exception des petits partis dont nous avons parlé un peu plus haut, les Français et les sauvages domiciliés se tinrent plus tranquilles que d'ordinaire ; et cela d'après les ordres du comte de Frontenac, qui avait reçu, par la voie de l'Acadie, des dépêches de la cour, où on lui donnait des avis qui ne lui permettaient pas de dégarnir la colonie de troupes. Le ministre lui mandait qu'il y avait dans les ports d'Angleterre des vaisseaux qui devaient faire voile incessamment pour aller joindre une escadre qu'on armait à Boston pour attaquer le Canada. Il ajoutait que le roi voulait qu'il tint prêts mille ou douze cents hommes, pour exécuter les ordres qu'il recevrait de sa majesté, au cas qu'il n'y eût rien à craindre pour Québec.

Les Iroquois s'apercevant bientôt qu'on ne songeait plus à les aller inquiéter chez eux, se mirent de toutes parts en campagne ; ce qui obligea le gouverneur de Montréal de multiplier les partis, pour rompre leurs mesures. Le comte de Frontenac sentit alors le tort qu'il avait eu de ménager une nation, à laquelle il avait fait trop de mal pour espérer de la gagner jamais, et qu'il n'avait pas assez affaiblie, pour la mettre hors d'état d'inquiéter les Français ; et ce qui se passait alors dans les contrées de l'ouest vint ajouter encore à son chagrin et à sa sollicitude.

Un assez grand nombre de Miamis des bords de la rivière *Maramek*, ou *Merrimak*, une de celles qui se déchargent dans le lac Michigan, en étaient partis, sur la fin du mois d'Août de l'année précédente, pour s'aller réunir avec leurs frères établis sur la rivière St. Joseph, et avaient été attaqués en chemin par des Scioux, qui en avaient tué plusieurs. Les Miamis de St. Joseph, instruits de cet acte d'hostilité, allèrent chercher les Scioux jusque dans leur pays, pour venger leurs frères, et les rencontrèrent retranchés dans un fort, avec des Français du nombre de ceux qu'on appelait *coureurs de bois*. Ils les attaquèrent à plusieurs reprises avec beaucoup de résolution, mais ils furent toujours repoussés, et contraints enfin de se retirer, après avoir perdu plusieurs de leurs gens. Comme ils s'en retournaient chez-eux, ils rencontrèrent d'autres Français, qui portaient des armes et des munitions aux Scioux, et ils les leur enlevèrent, sans néanmoins leur faire d'autre mal. Ils firent ensuite savoir aux Outaouais ce qui venait de se passer, et ceux-ci envoyèrent une députation au comte de Frontenac, pour lui représenter qu'il était absolument nécessaire d'apaiser les Miamis, si l'on voulait qu'ils ne se joignissent pas aux Iro-